



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Quel que soit l'ébranlement donné cette année au luxe et aux plaisirs, il n'en est pas moins certain qu'il existe une variété de jeunes femmes qui désirent s'amuser et profiter de toutes les circonstances où peut se mêler un peu de mode et de gaieté. — Ainsi celles qui s'en vont aux eaux ou aux bains préparent de jolis costumes de soirées, dans la prévision qu'on dansera, qu'on chantera, qu'on s'amusera comme par le passé, dans ces réunions créées pour le bien-être du corps et de l'esprit.

— Parmi toutes ces toilettes simples, mais variées, nous citerons nombre de robes en organdie blanc, à doubles jupes avec large ourlet au bas de chaque jupe; — corsage à la Raphaël, décolleté carrément, et froncé sur un petit entre-deux de dentelle.

Les manches courtes en entonnoir, à doubles grands plis, rappellent les deux ourlets des robes. Une large ceinture de ruban de taffetas blanc ou rose, nouée sur le devant, et une petite couronne de fleurs naturelles dans les cheveux, doivent compléter ces costumes de jeunes filles.

— Nous avons admiré une délicieuse robe en gaze lisse blanche, ornée de remplis progressifs, depuis le bas du jupon jusqu'à la ceinture; — une très-grande berthe, formant presque pèlerine, recouverte de plis également espacés; — les manches pareilles, ornées aussi de plis. — Cette robe sur un dessous de poul de soie blanc, et accompagnée d'une longue ceinture à lignes nuancées depuis le rose jusqu'au cerise, produisait la plus ravissante toilette, avec une branche de sorbier attachée dans des cheveux noirs, sur le côté et très en arrière de la tête.

— Des robes en taffetas d'Italie blanc, ou rose glacé blanc, ornées de trois ou quatre volants, prenant de la ceinture, et découpés à l'emporte-pièce, ont toujours grande vogue pour les soirées demi-parées. — Très-souvent le corsage en est plat, uni, et par-dessus on met un petit fichu Antoinette, à longs bouts, croisant sur la poitrine, et venant se nouer derrière la taille. — Sur des robes de taffetas rose ou vert lumière, ce genre de fichu en dentelle noire est très-joli. — On porte également avec des gants longs, ou des mitaines en fin filet.

— Nous citerons une jolie robe en grenadine vert-anglais, à tresses satinées, garnies de trois hauts volants coupés en biais, et ayant à leur tête un ruban de taffetas vert plissé à la vieille. Le corsage montant, mais très-décolleté carrément sur le devant, laissait voir une guimpe en angleterre, et était bordé d'un plissé de ruban; les manches demi-longues, et formant sabots, laissaient voir de larges manches d'angleterre, froncées sur un poignet. La coiffure qui devait accompagner cette toilette était une longue barbe d'angleterre, dont les bouts étaient relevés de chaque côté au-dessus des oreilles, de manière à former une longue coque, retenue par une seule rose cent-feuilles.

— Comme organdie brodée en blanc ou en couleur, comme robe tunique ou à double jupe, comme toute toilette de fantaisie destinée aux soirées d'été, rien de joli comme cette série d'inventions élégantes, fraîches et piquantes, qui paraissent toutes les semaines dans les salons de M^{me} Payan¹. C'est bien là que l'on peut choisir les yeux fermés, et être certaine de rencontrer toujours une délicieuse composition.

— La mode des robes faites en peignoir a surtout permis à M^{me} Payan de réunir nombre de toilettes toutes faites et prêtes à mettre. — Ces plis flottants qui s'arrangent sur la taille, avec la seule ceinture de ruban, les rendent convenables à toutes les tournures; en vérité, nous devons dire que cette facilité rend le caprice d'autant plus dangereux, qu'il n'y a plus de prétexte pour y résister. — C'est ainsi que nous avons vu l'autre jour enlever subitement chez M^{me} Payan trois robes ravissantes, — l'une

en mousseline blanche brodée d'un semis au plumetis, et entourée d'une dentelle rabattue autour du cou, et faisant revers de chaque côté du peignoir; au bas des manches, cette dentelle à double rang formait des manchettes à la Richelieu.

— Une autre robe en organdie rose, ornée de trois volants aux bords desquels était brodée en laine et soie une légère guirlande de volubilis blancs et roses, avec leur feuillage. Le bas des manches et la Berthe entourés de même. Cette broderie, formant relief sur l'organdie, semblait une guirlande de fleurs posée sur l'étoffe. — C'était la plus délicieuse robe de bal pour les eaux.

— La troisième robe était une tunique ouverte sur jupe pareille, l'une et l'autre en linon blanc soutaché en petit lacet de soie blanc, formant des quadrilles de la hauteur d'une main autour de la tunique, et de deux mains au bas du jupon. Au milieu de chacun de ces petits carrés était une légère étoile brodée en argent. — Ce mélange produisait un effet harmonieux, et aussi distingué que de bon goût.

Fashion.

Le mot de *fashion* peut vraiment être ré-employé aujourd'hui à Paris, si l'on en juge par la foule de jolies petites toilettes qui se préparent pour la campagne. Puis il faut aussi de fraîches et gracieuses robes pour aller au *Jardin d'Hiver*, devenu le plus charmant jardin d'été. Il en faut surtout de bien fraîches et de bien légères pour aller revoir les théâtres dont le monde, forcé de rester à Paris l'été, faisait au moins sa distraction les jours brumeux. — Grâce à Dieu, Paris, qui avait été, pendant trois semaines, si lugubre, a retrouvé son élément vital et son sourire du soir. La privation, ce grand excitant de toutes sensations, faisait désirer vivement l'ouverture des spectacles. Aujourd'hui, on aime à revoir ce lustre et cette rampe, et ce souffleur, et ces bosquets en carton, et ces robes de gaze.

On a eu si peur, on est resté si longtemps sans sourire, sans se parer! Les femmes ont hâte de se refaire gentilles et séduisantes, tout en visant à l'économie, devenue

¹ Rue Vivienne, 15.

si malheureusement à l'ordre du jour ! — Mais il y a moyen de tout concilier : le goût supplée à la richesse. Pour le spectacle, d'ailleurs, il n'est jamais de bon genre de se parer l'été; aussi on n'y voit que des robes de mousseline blanche ou de barége, accompagnées du mantelet de mousseline blanche ou de dentelle noire.

— On emploie beaucoup de ruban dans toutes les garnitures de robes, même dans les plus simples étoffes. — Nous citerons M^{me} D..., qui, sur une petite robe de jaconas à bouquets rose et vert sur fond blanc, qui lui coûtait douze francs, a fait mettre pour soixante francs de ruban. Voici comment :

Sa robe en redingote avait double ruban rose et vert plissé en ruche de chaque côté du devant, et le mantelet pareil avait également cette double ruche tout autour. Elle se retrouvait aussi à l'ouverture des poches et au bas des manches, puis une longue ceinture pareille autour de la taille. M^{me} D... avait l'air d'un petit tableau de Watteau dans ce piquant costume, et disait gravement à son mari : « Vous ne vous plaindrez pas de ma dépense cette année; car, vous le voyez, monsieur, je n'achète que des robes de dix francs, et pas un point de dentelle pour les garnir ! »

On porte aussi des rubans au cou; mais comme par le passé, cela ne va pas à tous les cous; puis il est difficile de garder cet accessoire avec son chapeau, car la mode de nouer les brides juste sous le milieu du menton ferait une profusion de rubans disgracieuse. Ce sont ces petits soins qui font l'art de se bien mettre.

Cet art se retrouve surtout aujourd'hui dans la chaussure. Le soulier de chez Caux¹, avec son charme inimitable, et les élégants bas à jour que la mode actuelle commande, sont le type de la femme distinguée.

— Un châle de bon goût est en cachemire uni blanc, ou gros bleu, ou vert de mer, à haute frange surmontée d'un galon plat en soie de la même nuance. — Ces châles ont pour la plupart les plis arrêtés à l'encolure, et disposés pour s'entr'ouvrir sur la poitrine ou se fermer presque au cou : ils ont pour cela même deux ou trois doubles

boutons ou olives qui se réunissent par des ganses ou des petites cordelières qui forment un ornement gracieux, soit qu'on les attache ou qu'on les laisse retomber de chaque côté. — Des nœuds de rubans peuvent remplacer cet accessoire.

— Les chapeaux pour la campagne étant surtout de paille, on en remarque les modèles les plus opposés. Auprès des paillassons d'un travail rustique, et dont chaque rang de paille forme saillie, on voit des chapeaux aussi fins, aussi souples que la dentelle. En ce genre, les grands chapeaux dans la forme appelée jadis *Pamela*, et depuis *jardinière*, sont adoptés dans toutes les campagnes, et presque tous ornés d'un large velours noir formant nœud à bouts flottants sur le côté.

ROSINE.

(SUITE ET FIN.)

IV.

Le lendemain était un lundi. Ainsi que la petite dame l'avait prévu, les affiches de spectacle annonçaient la reprise du ballet de *Giselle*.

Sept heures de l'après-dîner sonnaient dans la galerie de l'Horloge, sept heures, l'aurore du plaisir pour le boulevard des Italiens. La foule élégante qui se presse d'habitude devant l'harmonieux édifice de la rue Lepelletier s'était considérablement accrue ce soir-là, et il n'y a dans ce fait rien qui soit de nature à étonner, lorsqu'on pense aux différents genres d'attrait qui appelaient le public à l'Académie royale de Musique. — Tout le quartier s'empressait d'attelages, de riches toilettes et de parfums; le public opulent arrivait après le menu frelin des spectateurs.

Cependant les bureaux étaient à peine ouverts qu'on aurait pu distinguer, au cœur de la foule, un jeune homme vêtu d'une manière irréprochable, et ganté avec la dernière exactitude. On l'a déjà deviné, ce jeune homme n'était autre que Raymond. Il n'y a pas d'excitant plus vif que le mystère; notre héros avait trop de hâte de voir ce qu'on lui dérobait pour qu'il se résignât à attendre, même quelques minutes.

¹ Boulevard des Capucines, 10.

Il avait fait refenir à l'avance une place d'orchestre du milieu, l'une de celles qui sont le mieux éclairées par les girandoles du lustre. Les circonstances exigeaient qu'il occupât cette position, la seule convenable lorsqu'il s'agit d'avoir sous les yeux le devant des loges et le mouvement de la salle entière. Raymond alla donc s'asseoir dans cette stalle avec l'allure d'un soldat qui monte à l'assaut. A peine y était-il placé, qu'il se leva, tourna le dos à la scène, et, ses jumelles à la main, commença la lente inspection des lieux. Mais tous ses efforts furent dépensés en pure perte. De quelque côté qu'il dirigeât ses regards, il ne découvrait, avant le lever du rideau, aucun visage de femme brune ou blonde, grande ou petite, qui eût à la main un bouquet de myosotis.

— Laissons d'abord chanter l'opéra, se dit alors le jeune homme *in petto*, la lettre ne fait mention que du ballet. Il est possible que le Sylphe n'arrive que lorsqu'on jouera *Giselle*.

On chanta, en effet, un opéra, *la Favorite*. Pendant tout le temps que dura l'exécution de cet ouvrage, Raymond, emporté par ses rêveries, se livrait plus que jamais aux conjectures les plus désordonnées. Il se comparait mentalement à Psyché stupéfaite à l'heure où, ayant voulu savoir quelle forme avait celui qui la poursuivait, la jeune fille découvrit dans sa couche un petit monstre à deux ailes, qui n'était autre que l'Amour, fils de Cypris. Cette fable si ingénieuse de la mythologie grecque bourdonnait pareille à un moucheron importun autour du pauvre Raymond.

— Qui sait, se demandait-il avec anxiété, si je ne vais pas à mon tour faire la découverte d'un monstre? Une femme qui se voile la figure avec tant de persévérance ne peut être jolie; une femme qui demande à n'être vue que de loin, sous l'éclat trompeur des lustres et dans le tumulte d'une fête publique, doit être nécessairement laide. A présent que j'y pense, il serait préférable que le Sylphe me manquât de parole et ne vint pas du tout.

Mais tout aussi tôt, le souvenir de ses premières impressions reprenait le dessus et corrigeait ce mouvement d'appréhension et de mauvaise humeur.

— Blasphémateur que je suis, reprenait-il courroucé contre lui-même, où sont les monstres, si ce n'est au fond de mon infirme cerveau? Non, le Sylphe du bal ne peut être qu'une adorable femme. Si l'on était encore au temps des joutes chevaleresques, je le proclamerais au besoin l'épée à la main, de même que le fit pour lady Rowena l'héroïque transfuge de Solyme. Mon Sylphe, où es-tu donc?

L'opéra venait de finir; on allait commencer le ballet, et la salle s'était encore plus garnie de beau monde qu'au premier lever du rideau.

Raymond se leva pour la seconde fois, il se remit à tout contempler autour de lui, à tout embrasser du regard. Les femmes, nous voulons dire les plus belles et les plus élégantes, ne manquaient pas à cette solennité de la musique et de la danse.

— Oui, continuait Raymond toujours en se parlant à lui-même, oui, mon Sylphe doit être une de ces femmes d'élite. Les inflexions de sa voix étaient trop douces, les mouvements de son corps trop harmonieux, le feu de ses regards trop empreint de tendresse, pour qu'il me soit permis de supposer autre chose.

Le jeune homme se créait en même temps un idéal. A l'exemple de ce sculpteur qui composa sa statue des beautés éparses de toutes les filles de la Grèce, il se faisait une idole dans laquelle il entraînait un peu de toutes les femmes offertes à ses yeux.

Comme il avait ainsi achevé, — par la pensée, — le portrait de sa bien-aimée, il voulut regarder une troisième fois. Il frotta donc de nouveau avec courage l'objectif de ses jumelles, et regarda résolument depuis les arabesques du balcon jusqu'aux fresques des dernières loges.

À bout de cinq minutes, un petit cri encore intraduisible sortit tout d'un coup de son gosier; Raymond, pâissant comme le marbre de Carrare, laissait tomber en même temps sa lorgnette à ses pieds et allait choir lui-même presque sur la stalle de son voisin.

Il venait de compter jusqu'à trois femmes — ayant à la main un bouquet de myosotis. De ces trois femmes, l'une était brune, l'autre blonde, la troisième châtain. Rien n'égalait la stupeur du jeune homme,



5 Aout 1848.

Barreau

2369.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

Chapeau des M^{mes} de M. D'Assier Richelieu, 38. Robes et Mantelet par M^{me} Camille, r. Choiseul, 15.

Mess. S. & J. Fuller, 45 Rathbone Pl. Lond.



et, dans cette situation, qui paraissait empruntée à une scène fameuse de *l'Ours et le Pacha*, il fut sur le point de s'écrier en variant les paroles de Zétulbé à la vue de Marescot et de Tristapatte, déguisés en bêtes féroces :

— Comment reconnaître mon Sylphe dans ce chaos de fleurs bleu-tendre ?

— Rose, poursuivit-il, laquelle êtes-vous des trois ?

La brune. — Vous m'aviez semblé plus jeune.

La blonde. — L'œil avec lequel vous me regardiez au bal, à travers les trous de votre masque, m'avait fait dire : « Il est noir et non bleu. »

La châtain. — Très-certainement. — O Rose, — vous n'étiez ni si petite, ni si maniérée, ni si tirée à quatre épingles, ni si pie-grièche, puisqu'il faut dire le mot. Vous étiez simple dans votre langage, dans vos gestes et dans votre allure, comme toutes les femmes qui sont vraiment belles.

— Rose, êtes-vous là, parmi ces bouquets, ou n'y êtes-vous point ? Si vous y êtes, pourquoi m'avoir trompé en me faisant voir une taille, des bras et des yeux d'emprunt et me faisant entendre une douce voix qui n'était point la vôtre ? Si vous n'y êtes pas, pourquoi m'avoir trompé encore en m'appelant dans cette salle où vous ne deviez point venir ?

— Rose, dit-il encore dans ses moustaches, certes, si tout était à recommencer, croyez bien, ma belle, que j'y regarderais à deux fois avant de vous porter secours ; je n'écouterai pas davantage votre prière ni vos décevantes paroles ; je ne m'exposerais point à subir l'insulte d'un général ; je n'userais pas la lame de mon épée à pourfendre le même, et surtout je ne courrais plus les risques de perdre, pour un corps fantastique et pour de beaux yeux qui n'existent pas, la carrière d'un diplomate qui pouvait devenir le plus illustre plénipotentiaire des temps modernes.

Là-dessus, comme le second acte de *Giselle* venait de finir, Raymond replaça ses jumelles dans leur étui avec une sorte de fureur, il prit ses gants, son chapeau ; il ne salua aucunement les trois dames aux bouquets de myosotis et sortit.

— Pauvre Raymond ! murmura au mo-

ment où il passait une petite voix de femme sortant d'une baignoire grillée.

V.

Deux jours se passèrent, au bout desquels Raymond, — qui se croyait le jouet d'une mystification nouvelle, — était redevenu singulièrement morose.

— Esope, disait-il, fut un grand sage. Toute la philosophie antique résidait dans sa bosse. Il disait : « Sait-on jamais où l'on va ? » Hélas ! pourquoi n'ai-je pas bien mesuré ces paroles de l'esclave de Phrygie ? Si je les eusse portées sur moi, à l'instar d'une cuirasse, je ne serais point allé au bal travesti de la comtesse Wilhelmine ; je n'aurais point poursuivi un Sylphe (Dieu sait lequel !) ; je ne serais point, à l'heure qu'il est, un grand homme politique déshérité de ses espérances, un amoureux courant après une ombre, et, ce qu'il y a de plus pénible, — ô douleur ! — un élève de Talleyrand mystifié !

Tandis qu'il jetait en l'air cette nouvelle imprécation, un long bruit de sonnette retentissait à sa porte ; Raymond ordonna à son domestique d'aller ouvrir.

Il s'agissait d'une lettre que l'éternel messenger muet et idiot venait d'apporter ; voici ce qu'elle contenait :

A la sortie de l'Opéra, une heure du matin.

« Il paraît que vous m'accusez, Raymond. Je vous ai trompé, dites-vous, et mes promesses, à vous en croire, ne seraient qu'une longue mystification.

» Raymond, s'il se trouve parmi nous un coupable, permettez-moi de vous dire que c'est vous, et il ne me sera pas difficile de le démontrer.

» Relisez ma première lettre. Je m'étais engagée à me trouver à la reprise de *Giselle*. J'y étais, dès le lever du rideau. — Loge grillée, n° 3.

» Je vous y ai vu, Raymond, je n'ai même vu que vous.

» A qui s'en prendre si la reconnaissance n'a pas été réciproque ? A qui faire un crime de l'absence de toute sympathie si, au lieu d'arrêter vos regards à deux pas de vous, — sur ma touffe de myosotis, vous vous êtes perdu en contemplations inutiles, assassinant d'oeillades sans but :

» 1° La marquise Inésilla de Jaën, brune

Espagnole, qui avait pris du myosotis, parce que le marquis, son maître, voulait qu'elle eût des œillets rouges ?

» 2^e Lady Sarah Middleton, blonde enfant de l'Irlande, qui s'était parée des fleurs de la même espèce parce qu'elle croit aux influences de l'objection, et qu'à force de s'entourer de bleu, elle espère que le prochain héritier de son mari aura comme elle des yeux d'azur ?

» 3^e La petite baronne de Mérignac, muse châtaine du Midi, qui avait aussi un bouquet de wergiss-mein-nicht, parce que les poètes allemands ont écrit deux ou trois légendes sur cette fleur ?

» Vous voyez donc bien, mon ami, que vos accusations, ne pouvant se soutenir, tombent d'elles-mêmes, et que c'est vous qui méritez d'être accablé de blâme par l'inconcevable légèreté dont vous avez donné tant de preuves dans la soirée de l'Opéra.

» Mais, mon cher Raymond, qui aime bien pardonner toujours, et les Sylphes ne savent pas garder rancune.

» ROSE. »

— Allons, se dit Raymond, je n'ai rien su voir, ou plutôt mes jumelles m'ont empêché de voir, — ce qui arrive presque toujours. — Maintenant que j'y songe, je suis sûr que mon opticien aura mis un verre trouble à ma lorgnette d'Opéra. Il faudra que je songe à en acheter un autre. Il serait si pénible d'être exposé une seconde fois à ne pas apercevoir Rose !

VI.

Survint cependant le véritable printemps, — le printemps du mois de juin, — la belle saison, celle des fleurs, des oiseaux, des amours et des pèlerinages en Suisse ou en Italie. Au bal de la comtesse Wilhelmine, le Sylphe avait dit : « L'hiver, je reste à Paris ; le printemps, je m'envole. » Raymond se rappelait ces paroles.

— Rose ne peut tarder à prendre son vol, — disait-il.

A cette heure, comme au premier jour, — les lettres et les réponses se succédaient cependant avec une merveilleuse rapidité entre les deux amants ; mais c'était tout. Raymond n'avait pas encore obtenu de voir face à face l'inconnue à laquelle il avait sacrifié tant de choses. Fatigué à la fin d'en-

censer une déesse si mystérieuse, l'apprenti diplomate résolut de lever son voile n'importe par quel moyen, et, pour premier essai, il tenta de faire parler le muet, — c'était difficile.

Voici comment il s'y prit.

Un jour que ce messager venait de lui remettre une nouvelle missive, Raymond se leva tranquillement ; — il s'en fut fermer la porte de sa chambre, et mit sous les yeux de l'idiot effrayé une paire de pistolets et un billet qu'il lui fit signe de lire. — Peu de mots étaient écrits sur ce papier. — Les voici :

« Fais-moi connaître ici même celle qui t'envoie, ou je te casse la tête. »

En même temps, Raymond armait l'un des deux pistolets et s'exerçait à viser le crâne de l'idiot.

Il y eut rarement de plus terribles situations.

L'idiot tremblait, et dès qu'il eut fini sa menaçante lecture, — il prit une plume et écrivit sa réponse.

Quant à Raymond, frémissant d'impatience, il arracha le papier des mains du pauvre diable et n'y lut que ces mots :

« Le nom de celle qui m'envoie ? Je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vue elle-même. »

Prières, menaces, coups de théâtre, or répandu à profusion sur la table, rien ne put lui en apprendre davantage, et il laissa l'obstiné muet se retirer la tête sauve. — Tous les autres moyens qu'il voulut employer échouèrent de même ; le mystère qui enveloppait l'inconnue était de plus en plus impénétrable.

Néanmoins, la correspondance amoureuse allait toujours son train, et il y avait déjà quatre mois qu'elle durait, roulant sur le même système, lorsque Raymond fut demandé en Allemagne, du côté de Schœnbrunn, par un de ses oncles, riche capitaliste, qui lui voulait du bien. Ayant appris la récente destitution de son neveu, cet excellent homme avait projeté de refaire la position du jeune homme au moyen d'un brillant mariage dont il avait pris la peine de combiner lui-même tous les accords. La femme qu'il destinait au jeune diplomate était, disait-il, aussi distinguée par la beauté que bien partagée sous le rapport

de la fortune. — Il invitait, en conséquence, Raymond à accepter ce parti et à se rendre en Allemagne sans le moindre retard.

On devine aisément dans quel état de perplexité cette combinaison inattendue jetait le pauvre amoureux. — Partagé entre le désir de revoir le Sylphe et la crainte de déplaire à son oncle, dont il convoitait depuis longtemps l'héritage, il s'arrêta cependant à la résolution la plus sage, à celle du mariage projeté. — Toutefois, avant de se mettre en route, il fit part à l'inconnue du changement survenu dans sa position, et finit en implorant la faveur d'une première et dernière entrevue.

Mais au lieu de se dénouer, par le fait de cette prière, l'énigme ne faisait que s'embrouiller davantage. On fit effectivement réponse à Raymond, toujours par le muet, qu'il eût à partir au plus vite, pour ne point mécontenter son oncle, et qu'on le reverrait sans doute un jour. On lui disait, en outre, en manière de *post-scriptum* :

« Aimez toujours bien Rose. »

Au bout d'une quinzaine de jours, le jeune homme était déjà dans les alentours de Schœnbrunn, au château de Schwartz-Tottleben, chez son oncle. Ce dernier, le prenant un matin par le bras, lui dit :

— Mon ami, arme-toi de courage. Tu vas venir avec moi à une portée de cigare du château, chez M. d'Hornberg, conseiller aulique, notre voisin de campagne et ton futur beau-père. Il est temps que je te mette en relation avec ta promise, M^{me} Rosine d'Hornberg.

— Rosine! dit tout bas Raymond; elle se nomme Rosine; j'aimerais mieux Rose tout simplement!

Quelques minutes après, l'oncle et le neveu faisaient leur entrée dans la cour d'honneur d'un charmant petit château, comme on en trouve un grand nombre dans cette partie de l'Allemagne. Un vieil intendant habillé de noir reçut les deux visiteurs et les introduisit dans un grand salon au rez-de-chaussée. Ils y trouvèrent une réunion masculine assez nombreuse, composée en grande partie de membres de la famille, mais aucune femme n'avait encore paru. Comme Raymond ne connaissait âme qui vive dans cette réunion, et que son oncle s'était vu immédiatement accaparé par les

amis ou connaissances qu'il retrouvait en cet endroit, notre jeune homme se mit, moitié par curiosité, moitié par forme de contenance, à examiner la localité.

A force de regarder les peintures et les fresques qui couraient sur le mur, Raymond était arrivé jusqu'à une porte surmontée de médaillons, et communiquant à une pièce voisine. Il continuait sa lente inspection, et allait peut-être revenir sur ses pas, lorsque le lambeau d'un air, le tronçon d'un refrain vint frapper son oreille. — Chose étrange! cet air, ce refrain n'étaient autres que ceux de la *Ronde des Bohémiens*, de Béranger, qu'il se souvenait vaguement d'avoir entendu chanter l'hiver d'avant, au bal masqué de la comtesse Wilhelmine d'Oberwesel, par une voix également jeune et vibrante.

D'où nous venons? L'on n'en sait rien.

L'hirondelle

D'où vient-elle?

D'où nous venons? L'on n'en sait rien.

Où nous allons, le sait-on bien?

Mais le ton de douce ironie dans lequel ces vers étaient prononcés éveilla tout d'un coup les souvenirs assoupis du jeune amoureux.

— Rose! se dit-il, serait-ce Rose qui chantât ainsi?

Là-dessus, et en dépit de toute indiscretion, il poussa la porte entre-bâillée et s'avança dans la pièce voisine, — où il était présumable que se trouvait la chanteuse.

Qu'on juge de son étonnement! A peine eut-il fait un pas, qu'il aperçut — nonchalamment assise sur un sofa — une femme brune avec les plus beaux yeux bleus qu'il soit possible d'imaginer, un nez à faire envie à toute la statuaire antique, une bouche toute petite avec des lèvres toutes minces et toutes roses, une de ces bouches qu'on voudrait empêcher de prononcer jamais une parole; — mais ce n'était pas tout encore, — et comme pour compléter la reconnaissance qu'il avait pressentie, la jeune femme lui apparaissait, — le masque excepté, — avec un gracieux costume de Sylphe, en tout point semblable à celui qui l'avait tant captivé au bal de la comtesse.

— Eh! quoi, s'écria-t-il, est-ce possible? Ne serais-je point le jouet d'un rêve? comm

on dit dans les tragédies. Madame, n'êtes-vous pas... Rose?

— Je suis Rosine de Hornberg, répondit la jeune femme en souriant, fille du comte de Hornberg, conseiller aulique, et veuve du colonel Wolf, mort à Paris, il y a tantôt un an et demi, monsieur.

— Madame, cessez ce jeu cruel, reprit Raymond. Un secret instinct me l'a fait deviner, vous êtes Rose, ou, si vous voulez, le Sylphe du dernier carnaval. Ah! méchante, pourquoi m'avoir si longtemps tenu rigueur? Pourquoi vous êtes-vous si constamment dérobée à mes recherches?

— Mon veuvage avait encore trois mois à courir, Raymond, et je m'étais promis de n'entendre et de n'encourager personne tant que durerait ce temps d'épreuves.

La jeune dame n'avait pas plus tôt fini de parler que Raymond vit entrer dans la chambre, le chapeau à la main et une valise sous un bras, un valet galonné d'or sur toutes les coutures.

— J'apporte à madame les papiers et les livres de Paris qu'elle m'a demandés, dit-il. — Madame n'a-t-elle plus rien à m'ordonner?

Mais après avoir jeté un seul coup d'œil sur le nouveau venu, le jeune homme ne put se défendre d'une exclamation pleine de surprise.

— Encore une fois, je ne me trompe pas! s'écria-t-il, l'homme qui vient de parler est bien mon muet?

— Il est vrai, mon ami, repartit Rosine; à compter d'aujourd'hui cet homme recouvre l'usage de sa raison et de sa langue, — deux choses dont il a été privé pendant tout le temps qu'a duré notre correspondance.

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit et Raymond vit s'avancer deux nouveaux personnages, causant et gesticulant de la manière la plus animée. Il reconnut aussitôt son vieil oncle, que suivait un notaire vénérable, ayant une perruque sur la tête et des papiers à la main.

— Mes chers enfants, dit l'oncle d'un ton enjoué en s'adressant aux deux jeunes gens, je vous dispense de me conter l'histoire de

vos amours. Je sais tout cela sur le bout du doigt, grâce à un démon qui m'a fait des confidences, ajouta-t-il en regardant Rosine. Pour le moment, contentez-vous d'apposer chacun votre nom au bas du contrat que va vous présenter monsieur le notaire. Ces deux noms réunis formeront le dernier mot de votre énigme.

Raymond et Rosine furent définitivement mariés huit jours après. Ils sont revenus à Paris l'automne dernier, et partout, en les voyant passer, on se met à dire :

— Qu'elle est jolie!

— Qu'il est heureux!

PHILIBERT AUDEBRAND.

THÉÂTRES.

Le Théâtre de la République vient de recevoir une tragédie intitulée *la Chute de Séjan*. On en dit beaucoup de bien. L'auteur est un jeune écrivain qui a déjà fait preuve de talent.

On annonce le prochain début, à la Comédie-Française, de M^{lle} Baptiste, fille de Baptiste, de l'Odéon. Cette jeune personne appartient à une famille qui a fourni à la scène française des talents du premier ordre.

Les affaires sont arrangées au théâtre de l'Opéra-Comique. Les 80,000 francs d'indemnité donnés par l'Assemblée nationale aideront beaucoup à ce résultat. De son côté, M. Emile Perin, le directeur, s'est évertué à rendre la situation meilleure, par des efforts dont ses pensionnaires lui savent un gré infini. A présent, la troupe va travailler de plus belle. On veut donner, au commencement de la saison favorable aux spectacles, la pièce en trois actes sur laquelle on compte avec raison, car poème et musique sont adorables; c'est là du moins l'éloge qu'en fait un homme de goût qui connaît cet ouvrage.

A ce Numéro est jointe la planche 2369.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.